

PROBLEMATIQUE : Quelle image de la misère l'auteur propose-t-il dans son texte ?			
	I. Le paragraphe n° 44 ou l'inversion des valeurs traditionnelles : la richesse comme signe de misère morale Lignes 1 à 4	II. Le paragraphe n° 47 ou les bourgeois face aux paysans : la description d'écarts sociaux critiques Lignes 5 à 10	III. Le paragraphe n° 48 : misère ou richesse, une critique des excès humains Lignes 11 à 13
LES ELEMENTS DU TEXTE	<p>PRESENTATION DE LA MICRO-SEQUENCE 4 : « L'ECRIVAIN FACE A LA MISERE »</p> <p>Cet ensemble de trois extraits littéraires forme un groupe hétérogène de textes, tant par la diversité de la nature des passages convoqués (un extrait d'essai, un ensemble de trois paragraphes de réflexion, une description géographique et sociale) que par les auteurs de ces derniers : Montaigne est un écrivain-philosophe de l'humanisme du XVI^e siècle ; La Bruyère est un portraitiste du classicisme louis-quatorzième ; Louis-Sébastien Mercier est un écrivain-voyageur, déjà sociologue, de la fin des Lumières.</p> <p>Pourquoi donc rapprocher ces trois textes ?</p> <p>D'abord, parce qu'ils sont, tous les trois, <u>des réflexions sur une thématique commune : la misère</u> (en latin, « miser » désigne celui qui « fait pitié », qui est « triste, malheureux »). Il s'agit, à chaque fois, dans les extraits, de voir comment l'écrivain se confronte à ce monde qui lui est apparemment étranger, sur lequel il va porter un regard éloigné. A partir d'un exemple souvent concret (des serviteurs qui ramassent des moules ; des pauvres paysans qui n'ont pas assez à manger ; des habitants d'un quartier sans soleil), les auteurs en tirent des réflexions à portée plus générale sur la nature humaine.</p> <p><u>Ce regard éloigné, qui se veut volontiers réflexif, philosophique</u>, est donc la deuxième raison de rapprocher ces trois textes, qui partagent un même œil sur ce spectacle de la misère. Elle est l'occasion, pour l'auteur, de se confronter à un milieu dont il ignore tout (et face auquel il est même parfois <i>méprisant</i> !) et qui le force à réfléchir à la question de l'Homme.</p> <p>Ce sont donc bien trois textes d'argumentation face à un même objet d'étude : l'homme misérable. On pourra rapprocher utilement ces textes de la LA 9 (<i>Lettres persanes</i>), dans laquelle Rica fait face à un pauvre alchimiste fou, perdu dans son appartement « ouvert aux quatre vents » et misérable...</p> <p>La misère est un terrifiant spectacle pour la réflexion littéraire et philosophique...</p>	<p>Le deuxième paragraphe (n° 47) est le plus long des trois passages et va concerner directement le spectacle de la misère : c'est là où La Bruyère va décrire une scène pathétique qui montre des paysans misérables.</p> <p>C'est ce paragraphe en particulier qui le rapproche de Montaigne (décrivant un jeune « valet à bras » mangeant des moules, par terre, dans la rue) et de Mercier (qui décrira les habitants miséreux du quartier du Faubourg Saint-Marcel).</p> <p>Ici, il s'agit des rares lignes que va consacrer La Bruyère aux hommes du peuple, et à la misère que connaît alors la France sous Louis XIV (nous sommes en 1688 quand le livre <i>Les Caractères</i> paraît !). On est donc ici face à un passage de l'œuvre particulièrement important et les tournures hyperboliques amplifient précisément ce passage qui va décrire la misère : « il y a des misères sur la terre qui saisissent le cœur » (l. 5).</p> <p>L'emploi du pluriel et du déterminant indéfini (« des misères »), associé au complément circonstanciel de lieu volontairement très large (« sur la terre »), montre que La Bruyère veut donc saisir un ensemble vaste : il s'attaque, en quelque sorte, au problème général de la misère humaine.</p> <p>L'emploi de l'expression « saisir le cœur », très forte (hyperbolique), montre que l'auteur va faire ici une description très pitoyable de cette misère humaine.</p> <p>Tandis que La Bruyère était un moraliste qui critiquait les richesses au premier paragraphe, ici, il dénonce plutôt le spectacle de la misère.</p> <p>L'auteur va ainsi opposer, de part et d'autre, « quelques-uns » (l. 5), très pauvres, et « de simples bourgeois » (l. 7).</p>	<p>Dans la lignée du paragraphe 47, le dernier paragraphe de notre extrait va continuer les réflexions de La Bruyère sur la misère et la pauvreté, mais en continuant à opposer cette situation à celle de la grande richesse.</p> <p>En ce sens, l'extrait de La Bruyère est ici une réflexion sur les rapports moraux et sociaux qui existent entre la société bourgeoise qui s'enrichit sous le règne de Louis XIV, et la pauvreté grandissante dans le royaume. Face à cette situation d'écarts scandaleux des uns face aux autres, La Bruyère ne peut donc que prendre le parti de la voie moyenne, comme on le voyait dans le paragraphe 47. Il est à la fois dans une vision pathétique et chrétienne de la misère (qu'il faut aider, qui fait pitié), et dans une lecture critique de la richesse terrestre.</p> <p>Ainsi, dans ce dernier paragraphe, l'auteur opposera-t-il « les pauvres » (l. 11) et « les riches » (l. 12), quant à leurs sentiments, leur intériorité. Il ne s'agit plus de montrer la misère des uns et l'inconséquence des autres, mais de voir leur intériorité, leur « caractère », leur psychologie !</p> <p>La Bruyère fait ainsi un parallèle qui permet de rapprocher ces deux extrémités : les pauvres comme les riches sont des personnes « chagrines », tristes. Les uns n'ont pas assez de choses (« tout leur manque », l. 11) et personne ne vient soulager ce manque, tandis que les riches, qui ne peuvent pas tout avoir, sont chagrins du moindre manque (« la moindre chose puisse leur manquer », l. 12).</p> <p>On voit donc que le but général de La Bruyère, dans cet extrait des <i>Caractères</i>, est de rapprocher misère et richesse, dans une lecture chrétienne qui condamne tous les excès – qui ne mènent jamais au bonheur, mais (au</p>

Ce texte de La Bruyère est d'abord remarquable par la forme particulière qu'il adopte. À la différence du texte de Montaigne (qui n'est qu'un seul paragraphe de prose continue) ou de celui de Louis-Sébastien Mercier (qui est une longue description, découpée, d'un lieu parisien : le Faubourg Saint-Marcel), le texte de La Bruyère consiste en une succession de courts textes (des paragraphes bien découpés et numérotés : n° 44, 47, 48), qui forment de **petites réflexions de l'auteur sur un sujet** (ici, les « **Biens de fortune** » - à savoir la richesse des uns et des autres), et qui en viennent rapidement à prendre une **dimension universelle**.

Il faut donc déjà noter cet aspect paradoxal : nous avons affaire à un texte **relativement ramassé** (court : un paragraphe de 4 lignes, un autre de 6 lignes et un dernier de 3 lignes) mais qui se veut **une réflexion à portée générale, sur la richesse et la pauvreté parmi les Hommes**

Il y a donc un **paradoxe** notable entre la forme, courte et découpée, du texte (**des paragraphes numérotés disjoints**) et la réflexion, générale, de La Bruyère sur ce qu'est la *misère humaine*.

Le premier paragraphe va justement travailler sur ces **contradictions**, puisqu'il commence de manière déroutante en **critiquant les richesses, et surtout l'hypocrisie qui entoure bien souvent les hommes riches**. Il rapproche de manière étonnante des **figures antithétiques** : « **le pauvre est bien proche de l'homme de bien, l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie** » (l. 1-2). Pour La Bruyère, il n'y aurait donc pas de différence entre **l'homme riche et le voleur**, et donc, à l'opposé, entre l'homme pauvre et l'honnête homme !

Ici, La Bruyère critique donc la richesse, qui serait un signe de malhonnêteté, et **c'est ce que l'écrivain sous-entend**, avec une **litote** (figure de style qui consiste à dire moins pour faire entendre plus) : « **le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusques aux énormes richesses** » (l. 2).

Ainsi, l'écrivain va dénoncer **les faux-semblants**, les hypocrisies de la société, en insistant sur « **l'ostentation d'une certaine probité** » (l. 3-4). La Bruyère utilise volontairement des **expressions floues, ambiguës** (« **une certaine probité** ») pour montrer combien on peut être faussement *respectueux de la moralité* !

Cette opposition sociale et économique nourrit tout le paragraphe 47, pour **montrer la fracture sociale choquante** qui existe à l'époque entre les riches et les pauvres. « **Il manque (...) jusqu'aux aliments, ils redoutent l'hiver, ils appréhendent de vivre** » (groupe ternaire qui accentue la misère des **uns**, l. 5-6), tandis que « **de simples bourgeois (...) ont eu l'audace d'avalier en un seul morceau la nourriture de cent familles** » (l. 7-8).

L'**opposition très forte (exagérée)** entre « **un seul morceau** » et « **cent familles** » permet de montrer à quel point cette situation est scandaleuse aux yeux de l'auteur, et engendre même des dégâts non seulement sur la société, mais sur les productions agricoles elles-mêmes, et sur « **la terre** » (l. 6) : « **l'on force la terre et les saisons** ».

Tout cela indique que cette situation n'est pas normale : tous ces excès vont à l'inverse du cours naturel des choses, et de la religion elle-même.

C'est ainsi que La Bruyère, en nouveau **moraliste**, conclue son paragraphe en prenant son **exemple personnel** (comme Montaigne le faisait dans son texte), et en expliquant la voie à suivre : il s'agit de se situer dans la **voie moyenne**, pour éviter les misères de la pauvreté et les excès choquants de la richesse. « **Je me jette et me réfugie dans la médiocrité** » (l. 9-10).

En montrant comment les écarts sociaux sont violents, dans la société, sur la terre, **La Bruyère se fait le porte-parole d'une voie moyenne** – il s'agit de contrôler ses écarts, tout en ne sombrant pas dans la pauvreté misérable...

contraire), qui mènent à des **sentiments négatifs** (voire à des péchés : « **colère** », l. 12 ou « **chagrin** », l. 11 – deux noms communs qui deviennent des adjectifs dans le texte de La Bruyère : « **ils sont chagrins** », « **qu'ils soient colères** »...).

En quelque sorte, en adoptant **le ton du moraliste dans ce dernier paragraphe (avec des propos généralisants et qui sont écrits au présent de vérité générale, avec des tours dits présentatifs** : « **on sait que...** », l. 11 ; « **il est vrai que...** », l. 12 ; « **c'est de ce que...** », l. 12), La Bruyère se range derrière l'idéal chrétien qui critique tous les extrêmes.

Le spectacle de la misère devient ainsi, pour l'auteur, une occasion de critiquer tous les extrêmes, et de plaider pour une **voie de modestie**, de *médiocrité*.

CONCLUSION :

A l'image de Montaigne qui critiquait le défaut humain de toujours être guidé par ses habitudes, La Bruyère utilise le prétexte de la « misère » (et le spectacle de paysans pauvres qui n'ont pas de quoi manger) pour évoquer une problématique plus générale : celle des excès qui menacent tous les êtres humains – de la richesse à la pauvreté extrêmes.

On voit donc que la misère est toujours un moyen, pour les écrivains-philosophes, de réfléchir à un au-delà de cette simple question.

Ce premier paragraphe, avec l'emploi de l'implicite, de la litote et des figures de style d'opposition (comme l'antithèse), montre donc la vision que le moraliste La Bruyère a de la richesse. Il s'agit bien souvent d'une qualité proche du « vol », et qui n'est jamais gage d'honnêteté morale !

Ici, La Bruyère s'inscrit dans une lecture chrétienne de la richesse (terrestre – ce qu'il nomme les « Biens de fortune ») : comme le dit en effet *L'Évangile selon Matthieu* (« les premiers seront les derniers »), il faut parfois renverser ce que l'on pense traditionnellement. Les riches ne sont pas nécessairement riches *moralement*, mais sont parfois des hommes malhonnêtes... C'est ainsi qu'il faut entendre le double sens du terme « bien » (l. 1) : « l'homme de bien » est celui qui est *bon moralement*, mais l'homme qui a *des biens* est celui qui est riche. Ainsi, La Bruyère utilise ce jeu de mots habile pour montrer qu'avoir des biens ne suffit pas être un homme de bien.